

Le vivant au centre

TEXTE
Christophe Lo Giudice

ILLUSTRATION
Shutterstock

PHOTO
Denis Cristol

Dans son essai *Où atterrir ?*, le sociologue Bruno Latour nous sensibilise à l'idée que, quoi qu'on fasse, on « habite » toujours quelque part. « Mettre l'humain au centre et avoir de bonnes relations humaines dans une entreprise qui se retrouverait en plein désert par des températures de 60° en raison des dérèglements climatiques, ça n'a pas de sens, observe ainsi Denis Cristol. J'habite le Sud de la France et, depuis le mois d'avril, nous connaissons des sécheresses épouvantables. J'ai vu une rivière mourir pas très loin de mon village qui n'est plus abreuvé par son ruisseau. Mais tant qu'on n'est pas impacté personnellement, on ne bouge pas. Nous vivons avec l'impression que, dans nos villes, nous sommes à l'abri. La réalité n'est pas celle-là. D'où l'envie d'écrire ce livre au croisement du biomimétisme et de la pédagogie. » Pour lui, la prise de conscience que les enjeux rencontrés sont vitaux passe en

Les (D)RH ont pour slogan de « mettre l'humain au centre ». Chercheur en sciences de la formation attaché à l'Université Paris Nanterre, Denis Cristol les invite plutôt à « mettre le vivant au centre ». Dans son livre, *Quand le vivant inspire la pédagogie*, il plaide en faveur du biomimétisme pour amener un regard neuf sur les pratiques d'apprentissage. Avec quatre ambitions : apprendre avec le vivant, apprendre sur le vivant, apprendre du vivant et, *in fine*, apprendre pour le vivant.

partie par une transformation des principes et postures pédagogiques. « La pédagogie participe de la transformation de nos manières d'appréhender le monde, de le comprendre et d'agir, note-t-il. Selon la façon dont nous établissons nos rapports aux savoirs, nous influençons les façons d'intervenir. »

ACCUEILLIR LA SOLASTALGIE

Une certitude : « Nous ne saurions résoudre les problèmes de demain avec les manières d'apprendre d'hier », plaide celui qui invite à adopter le parti pris du biomimétisme : « Il s'agit d'un outil d'exploration, consistant à observer et à nous inspirer de 3,8 milliards d'années d'existence du vivant sur la planète pour améliorer nos pratiques. Au fur et à mesure des cheminements et des adaptations, le vivant trouve les meilleures formes possibles pour prospérer et rester fécond. Ma conviction, c'est qu'en observant et en nous inspirant du vivant, nous pouvons régénérer la pédagogie. »

Pendant longtemps, on a dit aux collaborateurs de laisser leurs affects, leurs émotions, au vestiaire. « Intuitivement, on savait que ce n'était pas possible. Mais, aujourd'hui, il n'y a plus seulement les affects qui sont emmenés dans l'entreprise. Il y a aussi la solastalgie qui désigne la détresse psychologique et la souffrance existentielle liées à la prise de conscience d'une urgence écologique. Pourquoi venir travailler si nous n'avons pas d'avenir sur cette planète ? Certains viennent avec cela au travail. Et, si on leur dit : 'Non, non, ce sont des affaires d'ordre privé', ça ne fonctionnera pas. Il faut pouvoir y répondre. Ma conviction, c'est qu'il vaut mieux allumer des lumières plutôt que se plaindre dans le noir. Repenser nos pratiques pédagogiques en nous inspirant du vivant peut y contribuer. » Denis Cristol met en avant plusieurs exemples dans son livre. Que nous apprennent les propriétés de l'eau en matière de fluidité ? Que nous apprend la germination des plantes en matière de

créativité ? Que nous montrent les abeilles en matière d'intelligence collective ? Que nous suggèrent les animaux pour apprendre à apprendre ? Ou en matière d'influence dans les groupes ? « Plus largement, les pédagogies du vivant sont expérientielles : comme je l'ai souligné avec l'exemple de l'assèchement de la rivière, il importe d'expérimenter soi-même, de s'immerger dans la réalité, et de ne pas simplement entendre parler des choses de loin', pointe-t-il. D'où l'intérêt d'amener chaque décideur, chaque acteur à se connecter au vivant, à s'y confronter, à le fréquenter, à le comprendre. Or, aujourd'hui, on observe un éloignement progressif des citadins de la nature qui devient pour eux une sorte d'objet de consommation de plus. Ce qui fait qu'on

ne perçoit plus les changements de cycles. Retourner dans la nature et en ressentir les flux aidera à intégrer le vivant y compris dans des actes qui, a priori, en sont éloignés. » Le géographe Augustin Berque souligne quant à lui la différence de conceptualisation qui se marque entre l'Occident et

« On ne résoudra pas les problèmes de demain avec les manières d'apprendre d'hier »

l'Asie. « L'Occidental découpe, distingue, sépare. La pensée rationnelle a permis des progrès scientifiques très importants, mais elle produit également de la séparation disciplinaire, regrette Denis Cristol. Dans le monde asiatique, on pense en cycle, en continuité, en lien. Intégrer cela dans l'apprenance, ce sera voir le monde comme un milieu dont je suis partie prenante plutôt que comme un environnement sur lequel j'agis. Trop souvent, on construit un environnement d'apprentissage comme on concevrait un décor – le prof est bon, le cours est bon, les matériaux pédagogiques sont bons, le site dans lequel se déroule la formation est super... Et l'on oublie la singularité des apprenants qui n'ont pas la même histoire, ni le même rapport à l'environnement. »

DU GAZON ANGLAIS ?

Les placer dans quelque chose conçu en extériorité par un ingénieur pédagogique, c'est penser que nous sommes tous censés vivre la même chose, poursuit-il. « Ce que nous apporte l'observation du vivant, c'est de ne pas penser en environnement, mais en milieu : le milieu est à la fois poreux et contenant, plus ambigu, plus lié. Chacun d'entre nous compose son propre milieu. Intégrer cette dimension du vivant nous amène à penser ce que nous vivons et la façon dont nous vivons le flux des événements de façon entièrement différente. Ce qui, en formation, plaide en faveur de la responsabilisation de soi sur son





←

Denis Cristol
Université Paris Nanterre

« **Ma conviction, c'est qu'en observant et en nous inspirant du vivant, nous pouvons régénérer la pédagogie.** »

Dans la nature, il n'y a pas de mauvaises herbes. Il y a des herbes dont nous ne connaissons par les fonctions, ajoute-t-il. « Intégrons plutôt que de séparer. Essayons d'opérer du lien, de mettre les bons éléments aux bons endroits. La nature ne produit pas de déchets : en trouvant une valeur à chaque ressource disponible et en les utilisant toutes, rien n'est un déchet. C'est très probablement pareil dans l'entreprise : on constate parfois à court-terme qu'une personne n'est probablement pas faite pour un poste ou une situation, mais on n'a peut-être pas exploré quel était son potentiel pour le collectif. Il y a plus de ressources dans un collectif qu'on ne présuppose. Mettre un collectif au défi est un moyen d'éviter de gâcher des talents et de créer des frustrations.

L'environnement d'apprentissage est moins un décor dans lequel on pose l'apprenant qu'un terrain à explorer et avec lequel co-construire, conclut Denis Cristol tout en plaidant pour l'utilisation de solutions petites et lentes, comme le fait le vivant. « Souvent dans les entreprises, on crée de grands plans de changement. Non seulement les individus en ont un peu assez, mais les apprentissages par démultiplication de petits essais permettent d'économiser son énergie et sa motivation pour apprendre et de bénéficier de multiples rétroactions pour corriger là où mettre son énergie... » ●

→ apprentissage, une auto-direction de son apprentissage. »
Pour assurer cette déconnexion au vivant, Denis Cristol suggère une voie pratique, celle de la permaculture humaine décrite comme « un art de réhabiter les milieux que les humains ont en partage ». Celle-ci pourrait devenir « un ensemble d'outils et d'attitudes à cultiver et qui soutiennent le développement de communautés, pour que les organisations humaines puissent être autonomes, matures et résilientes. » Cette « sagesse des jardins » s'applique, selon lui, à l'apprendre ensemble et, dans son livre, il montre comment lui transposer les 12 principes de la permaculture. Exemples ? « Le vivant utilise le changement et y répond en permanence avec créativité, illustre-t-il. En formation, ce qui importe est moins d'avoir un programme à suivre coûte que coûte que l'accompagnement des émergences et des envies d'apprendre comme elles se présentent. Préoccupons-nous davantage de qui a envie d'apprendre et de répondre à cette envie. La forêt progresse et occupe l'espace naturellement ; les programmes de formation donnent plutôt l'impression de faire du gazon anglais. » Dans un esprit d'éco-design, Denis Cristol encourage à envisager le design des dispositifs

« Intégrons plutôt que de séparer ! »

d'apprentissage en repérant ce qu'il y a de singulier dans la situation et à partir des détails emmenés par chacun. « Évitions le prêt-à-porter, les programmes bons à déployer pour des milliers de gens. Préférons les programmes où l'on demande aux gens d'être porteurs de ce qu'ils vivent. »



POUR ALLER PLUS LOIN

Denis Cristol

Quand le vivant inspire la pédagogie

Éditions EMS, ISBN 978-2-37687-772-1, 216 pages